

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

René DUSSAUD et Paul ALPHANDÉRY

Membre de l'Institut
Conservateur-adjoint des Musées
Nationaux

Directeur d'Études
à
l'École des Hautes-Études

AVEC LE CONCOURS DE MM.

P. ALFARIC, J. CAPART, J.-B. CHABOT, FR. CUMONT, E. DE FAYE, G. FOUcart,
A. FOUCHER, MAURICE GOGUEL, H. HUBERT, ISRAËL LÉVI,
SYLVAIN LÉVI, AD. LODS, FR. MACLER, M. MAUSS, A. MEILLET, P. MONCEAUX,
ED. MONTET, A. MORET, P. OLTRAMARE, C. PIEPENBRING,
A. RÉBELLIAU, SALOMON REINACH, P. SAINTYVES, J. TOUTAIN, A. VAN GENNEP
ETC., ETC.

PAUL-LOUIS COUCHOUD

L'ÉVANGILE DE MARC
A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT EN LATIN ?

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1926

Bibliothèque Maison de l'Orient



135618

À mon maître M. Salomon Reinach
hommages d'admiration et de respectueux affectueux

P. L. Couchoud

L'ÉVANGILE DE MARC

A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT EN LATIN ?

En tête de beaucoup de manuscrits des évangiles se trouve une notice qui fait savoir que l'évangile de Matthieu a été écrit en hébreu (ἑβραϊστὶ), l'évangile de Marc en latin (ῥωμαϊστὶ), ceux de Luc et de Jean en grec (ἐλληνιστὶ) (1). En suscription à la vulgate syriaque (*Peschitto*), à la version syriaque héracléenne et à plusieurs manuscrits grecs (2) on lit que l'évangile de Marc « a été écrit en latin, à Rome : ἐγγράφη ῥωμαϊστὶ ἐν Ῥώμῃ. » Je me propose de rechercher si ce renseignement sur la langue originale de l'évangile de Marc est exact.

L'origine romaine de cet évangile est admise par la plupart des critiques (3). Or, si à Rome le grec était familier à beaucoup de gens de toutes les classes, le latin était cependant la langue la plus généralement parlée. Normalement un ouvrage composé à Rome et, en premier lieu, pour des gens de Rome devait l'être en latin.

(1) H. von Soden. *Die Schriften der Neuen Testaments*, 2^e éd. Göttingen, I, p. 297 [51].

(2) Entre autres deux manuscrits de la Bibliothèque Barberine de Rome (actuellement à la Bibliothèque du Vatican) : 160 (Sod. ε 213) et 161 (ε 1005), d'après H. B. Swete, *The Gospel according to St Mark*, 3^e éd., London, 1920, p. XLI.

(3) Voir en particulier B. J. Bacon, *Is Mark a Roman Gospel?* (Harvard Theol. Studies), 1919.

Il est vrai que les plus anciens documents de l'Eglise romaine qui soient venus jusqu'à nous, la lettre de Clément, le Pasteur d'Herma, les apologies de Justin sont en grec. Mais la lettre de Clément est adressée à des Grecs. Herma était, selon toute apparence, un esclave grec. Le grec était la langue maternelle de Justin et les empereurs auxquels il s'adressait avaient une chancellerie grecque. Il n'est pas prouvé par ces exemples que le grec fût la langue exclusive, ni même principale, des groupes chrétiens de Rome.

L'original de Marc est-il grec ou latin ? Seul l'examen du texte peut en décider. Et il n'y suffit pas d'un coup d'œil.

En 1914, H. C. Hoskier, surpris des divergences anormales des textes grecs, émit l'hypothèse que l'évangile avait été écrit à la fois en deux langues. L'auteur en aurait donné simultanément deux éditions, une latine et une grecque (1). Cette hypothèse n'est qu'un compromis. A supposer qu'une traduction eût été faite dès la première heure, ce que rien n'assure, il n'en resterait pas moins qu'un des deux textes était l'original, l'autre la traduction.

Il s'agit de comparer entre elles les plus anciennes formes latines et les plus anciennes formes grecques de Marc qui nous soient parvenues.

Parmi les latines, les plus anciennes, sans conteste, sont celles qu'on désigne par les lettres *k* et *e*.

k *Codex Bobiensis* (IV^e ou V^e siècle) à la Bibliothèque Nationale de Turin. Il contient la seconde moitié de Marc (VIII à XVI) sauf quelques lacunes dans le chapitre VIII. Edition J. Wordsworth et W. Sanday (*Old-latin biblical Texts* n° II) Oxford, 1886. Nouvelle collation par C. H. Turner et F. C. Burkitt (*Journal of theological studies*, octobre 1903). Edition phototypique, Turin, 1913.

e *Codex Palatinus* (V^e siècle) au Palais épiscopal de Trente. Il contient Marc I, 21-VI, 9 (quelques lacunes) et de courts fragments des chapitres VII-XIII. Edition C. Tischendorf. *Evangelium palatinum*

(1) H. C. Hoskier, *Codex B and its Allies*, London, 1914, Part. I, p. 126, 172. — M. Robert Stahl a le premier attiré mon attention sur la possibilité d'un original latin de Marc.

ineditum, Leipzig, 1847. Étudié par H.-J. Vogels. *Evangelium palatinum*, Münster 1926.

Ces deux manuscrits donnent pratiquement le même texte. On l'appelle « africain » parce que c'est celui dont se servait saint Cyprien, au milieu du III^e siècle (1) et bien que son origine africaine ne soit pas autrement prouvée. C'est le seul qu'il soit utile de comparer au texte grec. Les autres anciennes versions latines ont pu retenir quelques éléments du texte « africain » mais elles ont été manifestement conformées au grec. Pour elles, la question d'antériorité ne se pose pas.

Le texte latin qui sera examiné est celui de *e* pour Marc I, 21-VI, 9, celui de *k* pour Marc VIII, 9-XVI, 8. Il ne sera pas fait état des parties de l'évangile qui manquent dans ces deux manuscrits.

Parmi les formes grecques, les plus anciennes paraissent être celles que donnent les manuscrits B, D et W :

B *Codex Vaticanus* (IV^e siècle) à la Bibliothèque du Vatican. Edition Vercellone et Cozza, Rome 1868. Edition phototypique *Codices e Vaticanis selecti*, IV, *Nouum Testamentum*, Milan, 1914.

D *Codex Bezae* gréco-latin (V^e ou VI^e siècle) à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge. Edition phototypique *Codex Bezae Cantabrigensis*. Tome II, Cambridge 1899.

W *Manuscrit de Washington* (V^e siècle) à la Bibliothèque de Washington. Collation de H. A. Sanders *The Washington manuscript of the four Gospels (University of Michigan Studies IX)* New-York 1912. Edition phototypique 1913.

Les textes fournis par ces trois manuscrits présentent dans Marc des divergences bien plus nombreuses et accentuées que dans les autres évangiles. Ils se comportent comme s'ils étaient dérivés de versions grecques indépendantes, plus ou moins corrigées l'une sur l'autre (2).

(1) Ce qui a été démontré par W. Sanday (*Old-latin biblical texts*, n° II, p. XLII-XLVII) et par H. von Soden, *Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians*. Leipsig, 1909, p. 106-220.

(2) Les onze derniers chapitres de W ont été corrigés de plus près que les cinq premiers.

A cause de cet échange de corrections, il peut arriver qu'une leçon primitive soit gardée par des manuscrits plus récents dont les ancêtres ont été corrigés aussi, et davantage, mais autrement. Je n'en retiendrai que deux :

⊕ *Evangelium de Koridethi* (vii^e ou ix^e siècle), à Tiflis. Edition de G. Beer mann et C. R. Gregory. Leipzig 1913.

Ψ *Codex Laurensis* (viii^e ou ix^e siècle) au Mont Athos (Laura). Edition de K. Lake *Texts from Mount Athos (Studia biblica et ecclesiastica*, vol. V, part II), Oxford 1902.

I. LA PARABOLE DU PORTIER.

A la fin du chapitre XIII, le latin donne une petite parabole dont le sens, en grec, est oblitéré :

XIII, 34-37 quomodo homo peregrinans reliquit domum et dedit seruis suis potestatem, uniuscuiusque opus suum, et ostiario praecepit ut uigilet, sic uigilate quia nescitis quando dominus domus uenit, utrum uespera an nocte media an gallorum cantu an mane, ne ueniens subito inueniat uos dormientes; quod autem uni dixit, omnibus uobis dico.

B (1) ὡς ἄνθρωπος ἀπόδημος ἀφείλε τὴν οἰκίαν ἑαυτοῦ καὶ δούε τοῖς δούλοις ἑαυτοῦ τὴν ἐξουσίαν, ἕκαστῷ τὸ ἔργον αὐτοῦ, καὶ τῷ θυρωρῷ ἐνετείλατο ἵνα γρηγορῇ. γρηγορεῖτε οὖν· οὐκ οἴδατε γὰρ πότε ὁ κύριος τῆς οἰκίας ἔρχεται, ἢ ὀψέ ἢ μεσάνυκτιον ἢ ἀλεκτοροφωνίας ἢ πρωί· μὴ ἔλθων ἐξαίφνης εὕρη ὑμᾶς καθεύδοντας. ὃ δὲ ὑμῖν λέγω, πάντων λέγω, γρηγορεῖτε.

En latin la parabole est limpide. Le sens en est déterminé par la corrélation de *quomodo* et de *sic*, l'enseignement par l'opposition de *uni* à *omnibus* : « Comme un homme est parti de chez lui en voyage, a donné pouvoir à ses esclaves, à chacun sa tâche, et a commandé au portier de veiller, de même veillez, car vous ne savez pas quand le maître de maison viendra, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin : qu'en arrivant soudain il ne vous trouve pas sommeillant. Ce qu'il a dit à *un seul*, je vous le dis

(1) Les variantes de D et de W ne touchent pas au sens.

à tous. » Ici est dit à tous ce qui, dans la parabole, est dit au seul portier.

En grec le sens est vague et diffus. Tout se passe comme si un traducteur n'avait pas lu ou compris le mot *sic*, ou qu'un copiste eût corrigé οὕτως en οὕν, sans apercevoir la corrélation avec ὡς. Il en résulte que le premier terme de la comparaison est détaché du second et forme une phrase à part : « [C'est] comme un homme... Veuillez donc, car vous ne savez pas... » Ce *donc* introduit une conclusion là où doit se développer une comparaison.

Une autre faute a gâté le sens. *Dixit* a été lu *dixi*. Cela n'est pas une conjecture, car les deux manuscrits que nous avons portent *dixi*. La correction est facile, à cause du mot *uni* qui ne peut s'appliquer qu'au portier. Le traducteur n'a pas corrigé *dixi* et, comme le mot *uni* ne pouvait plus avoir de sens, il l'a supprimé : « Ce que je vous dis, je le dis à tous. » La conclusion de la parabole est remplacée par une phrase générale qui, chose curieuse, ne paraît pas conçue en regard du texte de Marc, mais en regard de Luc XII, 41 où Pierre a demandé : « Seigneur, dis-tu cette parabole pour nous ou pour tous ? » et n'a pas obtenu de réponse.

Le latin offre un petit tableau ordonné que le grec disloque en trois morceaux.

II. DORMEZ, RÉVEILLEZ-VOUS.

A la fin de la scène de Gethsémani le grec et le latin ont une forte divergence. Deux fois Jésus est allé prier ; deux fois, revenant, il a trouvé ses trois compagnons endormis :

XIV, 41-42 et uenit tertio et, ubi adorauit, dicit illis : dormite iam nunc, ecce adpropinquauit qui me tradit. et post pusillum excitauit illos et dixit : iam hora est, ecce traditur filius hominis in manus peccatorum, surgite, eamus.

Ἐ καὶ ἔρχεται τὸ τρίτον καὶ λέγει αὐτοῖς : καθέδετε λοιπὸν καὶ ἀναπαύεσθε .

ἀπέχει τὸ τέλος καὶ ἡ ὥρα · ἰδοὺ παραδίδοται ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου εἰς τὰς χεῖρας τῶν ἀμαρτολῶν · ἐγείρεσθε, ἀγώμεν · ἰδοὺ ἤγγικεν ὁ παραδίδων με.

B... ἀπέχει · ἔλθεν ἡ ὥρα

Dans le latin deux temps sont marqués. D'abord Jésus dit : Dormez ! Après un moment (*post pusillum*) il réveille les dormeurs : Levez-vous, allons ! Dans le grec il dit d'une seule haleine : Dormez, réveillez-vous, allons !

Quelle est la forme originaire ? Apparemment la première. Il n'est pas naturel de dire dans la même phrase : Dormez, réveillez-vous ! La séparation des deux commandements doit être primitive, leur rapprochement secondaire.

On peut en décider, car on a un témoignage externe. Vers 180, deux siècles avant que fussent tracés nos manuscrits les plus anciens, Irénée écrivait : « Le Seigneur, trouvant les disciples qui dormaient, en premier lieu (*primo quidem*) les laissa dormir, pour indiquer la patience de Dieu à l'égard du sommeil des hommes. Mais en second lieu (*secundo uero*) il vint les réveiller et les faire lever » (1). Irénée lisait donc le texte à deux temps.

Il est possible de déterminer comment la confusion s'est introduite. Une particularité étrange du grec, ce sont les mots : ἀπέχει τὸ τέλος dans D, ἀπέχει dans B. C'est une notation pour le copiste qui a pénétré dans le texte.

Le mot τέλος est mis dans les manuscrits pour servir de guide au copiste. Un exemple instructif se voit au folio 290 b de D, où on lit : (Marc II, 22) καὶ ὁ οἶνος καὶ οἱ ἀσκοὶ ἀπολοῦνται : τέλος :. A cet endroit justement beaucoup de manuscrits ajoutent : ἀλλὰ οἶνον νέον εἰς ἀσκοὺς καινοὺς. Le mot τέλος, mis par un correcteur, indique au copiste que la fin de la phrase est bien là et qu'il ne faut pas faire d'addition (2).

(1) *Haer.* IV, xxii, 1. Par erreur C. H. Turner, *Nouum Testamentum s. Irenaei*, Oxford, 1923, p. 42, rapporté ce passage à l'évangile de Matthieu, XXVI, 45-46, où : « Dormez, réveillez-vous » sont réunis comme dans Marc grec. A. Merx, *Die vier kanonischen Evangelien*, II, 2, Berlin, 1905, p. 156, a bien vu que le passage d'Irénée se rapporte à notre Marc latin (k).

(2) Comparer D folio 288 b, Marc, I, 45 : καὶ ἤρχοντο πρὸς αὐτὸν πάντοθεν : τέλος :. A cet endroit le manuscrit 579 (Sod. ε 376) de la Bibliothèque Natio-

Devant notre texte latin un traducteur a fait un saut (1) de *IAM nunc ecce adpropinquavit...* à *IAM hora est ecce...* Son erreur a été rendue plus facile par les répétitions : *ecce... ecce ; traditur... tradit*. Il a traduit : *dormite IAM hora est ecce traditur...* en sautant : *nunc ecce adpropinquavit* etc.

Un correcteur s'est aperçu de l'omission. Il a traduit une partie des mots sautés et il a logé son addition à la fin du passage, dans quelque espace blanc. Il a signalé cet écart par la note : ἀπέχει τὸ τέλος, la fin (de la phrase) est éloignée. En effet la fin : ἰδοὺ ἤγγικεν... se trouvait ainsi éloignée de ἀναπαύεσθε.

D (ou son prototype) n'a pas compris l'annotation. Il l'a copiée tout uniment, à l'endroit où il la lisait : ἀναπαύεσθε · ἀπέχει τὸ τέλος (2). Et il a laissé les mots fourvoyés : ἰδοὺ ἤγγικεν etc. à la place éloignée d'où cet avis devait les tirer.

B a compris τὸ τέλος comme annotation et ne l'a pas copié. Mais il n'a pas compris ἀπέχει et l'a copié. Il a mis ἦλθεν devant ἡ ὥρα pour faire un sens. Dans ce contexte le petit mot intrus ἀπέχει n'a aucun sens intelligible. Depuis des siècles il résiste victorieusement aux commentateurs (3).

C'est un beau cas où il faut remonter au latin pour démêler l'embrouillement du grec.

Il existe un cas inverse, où τὸ τέλος faisait partie du texte et a été négligé par le copiste comme un simple nota :

XIII, 29 in proximo et in foribus est finis. BD ἐγγύς ἐστιν ἐπὶ θύραις (τὸ τέλος omis).

nale de Paris ajoute : καὶ ἐλάλει αὐτοὺς τὸν λόγον. Le mot τέλος indique là aussi qu'il ne faut rien ajouter.

(1) Ces sauts du même au même sont bien connus. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, Paris, 1911, p. 133, cite cette phrase de Quintilien : « nec quod uirtus est utique, iustitia est, at quod non est uirtus utique non potest esse iustitia » où un copiste a sauté de quod à quod, un autre de utique à utique.

(2) De même, dans les manuscrits latins, le d barré qui signifie *deest* (signe de lacune) a parfois pénétré sous la forme *id* dans le texte.

(3) Un des derniers, E. Klostermann (*Das Markus evangelium*, 2^e éd. Tübingen, 1926) donne à καθεύετε le sens ironique : Dormez-vous ? et à ἀπέχει celui de : C'est assez !

III. LE CRI DE JÉSUS.

Le malentendu bizarre auquel donne lieu le cri de Jésus sur la croix (Héli, Elie) n'est clair que dans le récit latin :

XV, 34-35 exclamavit uoce magna : heli heliam etzaphani, deus meus, deus meus, ad quid me maledixisti. et quidam eorum qui aderant, cum audissent, aiebant : helian uocat.

D ἐφώνησεν φωνῇ μεγάλῃ · ἡλεὶ ἡλεὶ λαμὰ σαφθανεὶ, ὁ ἐστὶν μεθερμηνευόμενον · ὁ θεός μου, ὁ θεός μου εἰς τί ὠνείδισάς με; καὶ τινες τῶν παρεστώτων ἀκούσαντες ἔλεγον · Ἡλίαν φωνεῖ οὗτος.

B ἐβόησεν ὁ Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ · ἔλωι ἔλωι λαμὰ ζαβαφθανεὶ, ὁ ἐστὶν μεθερμηνευόμενον · ὁ θεός μου εἰς τί ἐγκατέλιπές με; καὶ τινες τῶν ἐστηκότων ἀκούσαντες ἔλεγον · Ἦδε Ἡλίαν φωνεῖ.

Quels que soient les mots hébreux que les mots : *heli heliam etzaphani* prétendent transcrire, c'est en regard de cette transcription que le narrateur a conçu le malentendu des gens qui disent : *Helian uocat*.

Dans le grec de D les mots sont corrigés d'après l'hébreu mais le rapport entre ἡλεὶ et Ἡλίαν est moins étroit. Dans B, ἔλωι ἔλωι est une correction plus savante, d'après l'araméen ; elle accorde le cri de Jésus avec les quelques mots araméens qui lui sont prêtés ailleurs dans l'évangile. Mais il n'y a plus aucun rapport entre ἔλωι et Ἡλίαν ; le malentendu devient impossible.

Le sens donné au cri de Jésus par le latin : *deus meus, deus meus, ad quid me maledixisti* est une curieuse combinaison entre le Psaume XXII : (*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnas-tu ?*) et le Deutéronome XXI, 23 (*Maudit de Dieu est le crucifié*). Elle est exactement conforme à la doctrine de Paul qui enseigne : « Le Christ nous racheta de la malédiction de la Loi en devenant objet maudit à notre place, parce qu'il est écrit : Est maudit qui est pendu au bois. » (*Gal. III, 13*). Jésus, pendu au bois, est expressément maudit par Dieu (*me maledixisti*). Ainsi

est réalisé, conformément au mystère paulinien, ce qui a été annoncé à un autre endroit de l'évangile (X, 45), que la mort de Jésus servirait de prix d'achat (*pretium*, λύτρον).

Dans D, ὠνειδίσας est une traduction servile de *maledixisti*, entendu au sens de : *m'as-tu invectivé* au lieu de *m'as-tu maudit*. C'est un contre-sens fait, non sur l'hébreu, mais sur le latin. Quant à B, il a rétabli le texte du Psaume XXII (ἐγκατέλιπες, m'abandonnas-tu), et perdu ainsi le sens profond du passage.

Aux gens inintelligents qui ont cru entendre que Jésus appelait Elie s'oppose le centurion qui pénètre le sens mystique du cri de Jésus. Il comprend, lui, que Jésus a crié : *Mon Dieu, mon Dieu* parce qu'il est véritablement le fils de Dieu.

XV, 39 cum uidisset autem centurio... quia sic exclamavit, dixit : vere hic homo dei filius est.

Θ ἰδὼν δὲ ὁ κεντυρίων ... ὅτι κράζας ἐξέπνευσεν, εἶπεν...

D ἰδὼν ... οὕτως αὐτὸν κράζαντα καὶ ἐξέπνευσεν...

B ἰδὼν ... ὅτι οὕτως ἐξέπνευσεν...

Les mots *sic exclamavit* sont essentiels. C'est au cri de Jésus que le centurion comprend que Jésus est fils de Dieu. Le latin donne le sens.

Les textes grecs s'en éloignent. Θ traduit complètement le pré-verbe *ex* de *exclamavit* qui exprime que l'action est finie (1) : κράζας ἐξέπνευσεν, mais il perd οὕτως, indispensable au sens. D traduit exactement : οὕτως αὐτὸν κράζαντα, mais, par voie de correction, il reçoit d'un autre manuscrit ἐξέπνευσεν, intrusion qui produit une construction monstrueuse. B prend ἐξέπνευσεν mais perd κράζας, clef du passage.

(1) Voir Barbelenet. *De l'aspect verbal en latin*, Paris, 1913 et A. Meillet et J. Vendryes. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1924, p. 284.

IV. ELIE EST VENU.

Un autre endroit où il est question d'Elie est massacré aussi dans le grec.

On demande à Jésus si Elie ne doit pas venir *d'abord*, c'est-à-dire avant le Fils de l'homme. L'objection sous-entendue est que Jean-Baptiste, en qui on voit Elie, a été tué, et par conséquent n'a pas préparé les voies comme il devait le faire d'après le prophète Malachie. Voici la réponse de Jésus :

IX, 12 helias primo disponit omnia quia scriptum est super filio hominis ut multa patiat et inludetur. sed dico uobis quia helias uenit et fecit quanta oportebat illum facere, sicut scriptum est super eum.

B (1) Ἡλίας ἐλθὼν πρῶτον ἀποκαθιστάνει πάντα καὶ πῶς γέγραπται ἐπὶ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου; ἵνα πολλὰ πάθῃ καὶ ἐξουδενωθῇ. ἀλλὰ λέγω ὑμῖν ὅτι καὶ Ἡλίας ἐλήλυθεν καὶ ἐποίησεν αὐτῷ ὅσα ἤθελον, καθὼς γέγραπται ἐπ' αὐτόν.

Le sens des deux phrases latines est clair. La première explique la prophétie de Malachie. Oui, Elie dispose tout *parce que* le Fils de l'homme doit souffrir et être moqué. Elie n'a donc pas à préparer la gloire mais les souffrances du Fils de l'homme. La seconde phrase dit qu'Elie est bien venu et a fait justement tout ce qu'il devait faire, selon l'Écriture ainsi expliquée. La mort de Jean-Baptiste est une préparation. L'idée développe celle du chapitre XI de l'Apocalypse où un *témoin* qui répète les miracles d'Elie est tué avant l'arrivée du Fils de l'homme.

Visiblement deux corruptions se sont produites qui ont détruit en grec le sens de ce morceau.

QUIA a été copié ou lu QUID. L'explication : *quia scriptum est* est devenue interrogation : *quid scriptum est..? πῶς γέγραπται...;* qu'on peut comprendre aussi : *Comment est-il écrit que..? Cette*

(1) Les variantes de D et de W ne touchent pas au sens.

interrogation intempestive déchiqûete la phrase. Le rapport d'Elie au Fils de l'homme est rendu incohérent.

L'autre faute a eu lieu dans le grec : ἐποίησεν ὅσα ὄφελον (*fecit quanta oportebat illum facere*) s'est altéré en : ἐποίησαν ὅσα ἤθελον (*ils firent ce qu'ils voulurent*) (1). Le verbe n'a pas de sujet. On entend qu'il s'agit des meurtriers de Jean-Baptiste. Mais le sens est très défectueux. L'essentiel est perdu, à savoir que Jean-Baptiste a fait justement ce qu'il devait faire. Et la fin de la phrase : *selon qu'il a été écrit sur lui* manque d'application. Ce n'est pas selon une prophétie qu'on fit à Jean-Baptiste « ce qu'on voulut. »

Le latin présente un bon sens. Le grec est irrémédiablement obscurci.

V. LA GÉHENNE ET LE SEL.

Voici un autre passage où le texte grec est corrompu au point d'être inintelligible. Le sens est fourni par le latin.

C'est la fin du discours sur les expulsions. Si ton œil te scandalise, arrache-le : il vaut mieux entrer mutilé au royaume de Dieu que tomber entier à la géhenne...

IX, 47-50. ...in gehenna incidere ubi ignis non extinguetur et uermis non moritur, omnis autem substantia consumitur. bonum est sal, sed si sal fatuum, fatuum fuerit in quod illud condistis. habetis in uobis pacem, pacati estote in inuicem.

D ...ἐλθεῖν εἰς τὴν γέενναν ὅπου ὁ σκόληξ αὐτῶν οὐ τελευτᾷ καὶ τὸ πῦρ οὐ σβέννεται· πᾶσα γὰρ θυσία ἂν ἀλισθήσεται, καλὸν τὸ ἄλας· ἐὰν δὲ ἀναλον γένηται, ἐν τίνι αὐτὸ ἀρτύσετε; ἔχετε ἐν ἑαυτοῖς ἄλα καὶ εἰρηνεύετε ἐν ἀλλήλοις.

B ...πᾶς γὰρ πυρὶ ἀλισθήσεται...

Θ ...πᾶς γὰρ πυρὶ ἀναλωθήσεται καὶ πᾶσα θυσία ἂν ἀλισθήσεται...

Ψ ...πᾶς γὰρ πυρὶ ἀλισθήσεται καὶ πᾶσα θυσία ἀναλωθήσεται...

Le latin donne un sens suivi. Sous des termes imagés il s'agit de la nécessité où peut se trouver l'Église d'expulser des membres

(1) ἐποίησεν au lieu de ἐποίησαν est conservé par Θ.

qui furent excellents. Même l'œil doit parfois être arraché. Même le bon sel s'affadit ; alors tout le mets est gâté. L'important est de conserver la paix. Arrachez donc l'œil plutôt que « de tomber dans la géhenne, où le feu ne s'éteint pas, où le ver ne meurt pas (1), mais où toute substance est consumée. Le sel est bon mais si le sel est fade, fade sera (2) ce en quoi (3) vous l'avez mis. Vous avez la paix chez vous : soyez en paix les uns envers les autres (4). »

Il est assez facile de rendre compte des méprises et des altérations qui se sont produites dans le grec.

1° Les mots *omnis substantia consumitur* ont été traduits de deux façons différentes. Littéralement : $\pi\alpha\sigma\alpha$ οὐσία ἀναλωθήσεται, *toute substance sera détruite*. Largement, d'après le sens : $\pi\tilde{\alpha}\varsigma$ πυρὶ ἀναλωθήσεται *tout (homme) sera détruit au feu*.

Mais ΟΥΣΙΑ (*substance*) a été lu ΘΥΣΙΑ (*sacrifice*). L'erreur était très facile car les deux mots ne diffèrent que par un point dans O. Elle a introduit l'idée très inattendue de sacrifice. Un correcteur savant a voulu trouver un sens. Il s'est souvenu que tout sacrifice doit être salé, d'après le Lévitique (II, 13 $\pi\tilde{\alpha}\nu$ ὀψρον θυσίας ἀλλ' ἀλισθήσεται). Il a donc corrigé $\pi\tilde{\alpha}\sigma\alpha$ θυσία ἀναλωθήσεται en : $\pi\tilde{\alpha}\sigma\alpha$ θυσία ἀλλ' ἀλισθήσεται parce qu'il est question de sel à la phrase qui suit.

Une fois que ἀναλωθήσεται eût été corrigé en ἀλισθήσεται cette correction pénétra dans l'autre traduction. Et $\pi\tilde{\alpha}\varsigma$ πυρὶ ἀναλωθήσεται devint l'énigmatique $\pi\tilde{\alpha}\varsigma$ πυρὶ ἀλισθήσεται dont le sens est désespéré (5).

(1) Citation d'Isaïe, LXVI, 24, que le grec remet dans l'ordre (le ver avant le feu).

(2) Le texte primitif était, sans doute : « si sal fatuum fuerit, fatuum erit... » La faute s'explique par la répétition : *fatuum fatuum*.

(3) *In quod* pour *id in quod*. Cf. XIV, 70 : *qui stabant* pour *ei qui stabant*; XIV, 20, *qui tinguet* pour *is qui tinguet*, etc.

(4) *In inuicem*, tournure de la langue parlée. Cf. *quaeritis in inuicem* (*Codex Bezae*, latin, Jean XVI, 19.)

(5) « C'est sans contredit l'un des passages du Nouveau Testament les plus difficiles à expliquer. Il paraît nécessaire de relier πυρὶ du v. 49 à πῦρ du

Θ et Ψ ont aggloméré les deux traductions. Θ est le témoin de la traduction : πᾶς πυρὶ ἀναλωθήσεται, et Ψ le témoin de la traduction πᾶσα θυσία (pour οὐσία) ἀναλωθήσεται.

2^o Plus loin *fatuum fatuum* a été pris pour une répétition de copiste. On a lu seulement *fatuum fuerit* (ἐὰν ἀνάλογον γένηται). Par suite *in quod* a été pris pour un interrogatif (ἐν τίνι) et *condistis* a été lu *condietis* (ἀρτύσετε). La phrase a un sens, mais tout différent : *si le sel devient fade, avec quoi l'assaisonnerez-vous ?*

3^o Enfin *pacem* s'est altéré en *panem* et *panem* à son tour a été corrigé en *salem* (1) à cause du voisinage fatal du sel. Cela n'est pas une conjecture. Dans *k* on lit *panem*. Le mot *pacem* n'est pas difficile à restituer, à cause du contexte : *pacati estote*. Pourtant un correcteur, au-dessus de *panem* a écrit *salem*, parce qu'il vient d'être parlé de sel. On a donc traduit : ἔχετε ἐν ἑαυτοῖς ἄλα (ou ἄλας) *vous avez en vous-mêmes du sel*, ce qui en soi est dépourvu de sens et n'a aucune liaison avec : *soyez en paix les uns envers les autres*.

En somme le sel a causé deux méprises. Il s'est répandu hors de sa phrase. Il a *salé* indûment celle qui précède et celle qui suit.

VI. MAUVAISES LECTURES.

Quand une traduction est faite sur un manuscrit, copié lui-même sur un autre, il est presque inévitable que des erreurs de lecture se glissent, soit par la faute des copistes soit par la hâte et l'inattention du traducteur lui-même. La mauvaise lecture se décèle facilement quand il existe un autre traduction qui ne l'a pas commise. En voici des exemples :

v. 48 et ἀλισθήσεται du v. 49 ἄλας du v. 50. Or c'est cette liaison à ce qui précède et à ce qui suit qui fait le trouble. » E. P. Gould, *The Gospel according to St Mark*. Edimbourg, 1912, p. 180.

(1) *Salem* pour *sal*, accusatif neutre comme un accusatif masculin. Cf. *marem, retem, ossum* dans le Codex Veronensis (b). Ed. E. S. Buchanan, Oxford, 1912, p. XIII.

ACCEPIETIS lu ACCEPISTIS par BW : XI, 24. *credite quia accipietis* DΘ πιστεύετε ὅτι λήψεσθε BW ὅτι ἐλάβετε (absurde).

ADPROPINQVARET lu ADPROPINQVANT par B : XI, 1 *cum adpropinquaret* D ὅτε ἤγγιζεν B ὅτε ἐγγίζουσι.

TENENS lu TENDENS par DW : I, 31 *tenens manum eius* B κρατίστας τῆς χειρός (main de la malade) DW ἐκτείνας τὴν χεῖρα (main de Jésus).

CUSTODIEBANT lu CRUCIFIGEBANT par BΘ (*cruci fixerunt* vient d'être lu un peu plus haut) : XV, 25 *custodiebant illum* D ἐφύλασσον αὐτὸν BΘ ἐσταύρωσαν αὐτὸν (bien que Jésus soit déjà crucifié).

ACCENDITUR (UR pouvant être en ligature) lu ACCEDIT par B : IV, 21 *numquid accenditur lucerna* W μήτε καίεται ὁ λύχνος D μήτε ἄπτεται B μήτε ἔρχεται (personnification osée).

COEPIT lu COIECIT par B : XIV, 72 *coepit plorare* DΘ ἤρξατο κλαίειν B ἐπιθαλὼν ἐκλαίειν (sens très obscur).

NEMINIDIXERIS lu NEINTROIERIS par B : VIII, 26 *nemini dixeris in castello* D μηδενὶ εἴπης εἰς τὴν κώμην B μή εἰς τὴν κώμην εἰσελθῆς (interdiction bizarre).

Ailleurs la mauvaise lecture s'étend à tous les manuscrits grecs, soit que la faute vienne de l'archétype latin, ou qu'elle se soit généralisée par voie de correction. Exemples :

INIVRIAM lu INVIDIAM : XV, 10 *per iniuriam tradebant eum* διὰ φθόνον παρεδεδώκεισαν αὐτὸν (sens moins bon).

PERCVTIEBANT lu PERCIPIEBANT : XIV, 65 *alapis eum percutebant* D ῥαπίσμασιν αὐτὸν ἐλάμβανον (B ἔλαβον).

GRABATTO lu QVADRATO : II, 3 *portantes in grabatto paralyticum* παραλυτικὸν φέροντες αἰρόμενον ὑπὸ τεσσάρων.

DISSVPAVIT lu DISTVRBAVIT : IX, 26 *clamavit et dissipavit eum, et exiit de eo...* κράξας καὶ πολλὰ σπαράξας ἐξῆλθεν. (1) Dans le latin c'est Jésus qui crie et dissipe l'esprit. Dans le grec c'est l'esprit qui crie ; on vient pourtant de dire deux fois qu'il est muet.

HAEC lu FECIT : XIV, 8 *quod habuit haec praesumpsit et unguentavit...* ὃ ἔσχεν ἐποίησεν προέλασεν μυρίσαι. Dans le latin la femme a prélevé tout son avoir pour oindre Jésus ; elle a fait plus encore que la veuve qui a jeté un *quadrans*, sa subsistance d'un jour, dans

(1) Cf. IX, 20 *conturbavit* B συνεπάραξεν.

le tronc du Temple. Le grec offre deux énigmes à peu près insolubles. Que signifie ὁ ἐσχεν ἐποίησεν? Et προέλαθεν μυρίσαι? W a eu la bonne lecture : ὁ εἶχεν αὐτῆ προέλαθεν mais l'absurde ἐποίησεν a infesté son texte.

La mauvaise lecture peut venir d'un mot sauté (ou illisible) :

(*Confortamini* sauté) XIII, 9-10 ...ad testimonium illis et in omnes gentes, sed confortamini. prius enim oportet praedicari euangelium DW εἰς μαρτύριον αὐτοῖς καὶ εἰς πάντα τὰ ἔθνη · πρῶτον δὲ δεῖ κηρυχθῆναι ... D et W, tout en ne lisant pas *confortamini* ont lu *sed* (δὲ). B a sauté aussi *sed* ce qui a eu pour effet de faire passer εἰς πάντα τὰ ἔθνη de la première phrase à la seconde, ce qui change tout à fait le sens.

D'autres mauvaises lectures ont été faites sur le grec même, dans tel manuscrit, tandis que tel autre gardait la leçon conforme au latin :

ANEHEISEAN lu ANESEISEAN par B : XV, 11 persuaserunt populo D ἐπεισαν τῷ ὄχλῳ W ἀνέπεισαν τὸν ὄχλον B ἀνέσεισαν (*agitèrent*).

ENAGKALISAMENOS lu PROSKALISAMENOS par D : X, 16 complexus illos B ἐγκαλιεσάμενος αὐτὰ D προσκαλιεσάμενος (mot plus fréquent).

PROSXEPEONTEΣ lu PROSTREXONTEΣ par B : IX, 15 gaudentes salutabant eum D προσχέροντες (pour προσχάροντες) ἠσπάζοντο αὐτόν B προστρέχοντες (correction tentante).

ΘΕΛΕΤΕ lu ΛΕΓΕΤΕ par B : XV, 12 quid uultis faciam regi iudaeorum? DW τί θέλετε ποιήσω τῷ βασιλεὶ τῶν Ἰουδαίων; B τί ποιήσω λέγετε τὸν βασιλέα... Ψ τί ποιήσω ὃν λέγετε τὸν βασιλέα... (Ψ améliore B mais transforme entièrement le sens).

AMA lu AAAA et ΠOAAA altéré en ΗΑΟΙΑ par B : IV, 36 simul multi erant W ἄμα πολλοὶ ἦν B ἄλλα πλοῖα ἦν (*ἄλλα* entraîne πολλά, interprété par πλοῖα à cause de πλοῖη qui précède). Ces autres bateaux sont sortis d'un M déhiscent. Il n'en est plus question dans le récit.

Quelquefois l'altération du grec s'est communiquée aux divers manuscrits qui sont les souches des nôtres :

ETYHTON lu ENYHTON : XV, 19 percutiebant eum ἔτυπτον αὐτόν καὶ ἐνυπτον αὐτῷ (deux lectures différentes agglomérées).

ΛΑΛΕΙΝ lu ΕΑΛΑΕΙ : VIII, 31-32 occidi et post tertium diem

resurgere et cum fiducia sermonem loqui... ἀποκτανθῆναι καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἀναστῆναι, καὶ παρρησίᾳ τὸν λόγον ἐλάλει.

Ici la fausse lecture cause un grave contre-sens. Jésus annonce qu'il mourra, ressuscitera et *dira la Parole ouvertement*. Cela s'oppose au secret qu'il a constamment imposé (I, 25, 44 ; III, 12 ; V, 43 ; VIII, 26 etc.) et qu'il ordonnera de garder jusqu'à sa résurrection (IX, 9). Après la résurrection le secret sera divulgué. C'est un des passages-clefs de l'évangile (1). Tatien et la version syriaque sinaïtique ont bien compris le sens (τὸν λόγον λαλήσει). Les manuscrits grecs qui lisent ἐλάλει sont contredits par le reste de l'évangile. Jésus ne *parlait* pas encore ouvertement. Il venait au contraire de défendre à ses disciples de dire qu'il était le Christ (VIII, 30). Il n'annonçait pas *ouvertement* sa résurrection. Elle devait au contraire causer une extrême surprise (XVI, 8).

Certaines fautes sont d'audition plutôt que de lecture. Fréquemment en effet le texte était dicté à haute voix à plusieurs copistes.

Par exemple ἔπεισαν entendu ἐποίησαν par Θ : XV, 41 persuaserunt populo ut ... D ἔπεισαν τῷ ὄχλῳ ἵνα ... Θ τὸν ὄχλον ἐποίησαν ἵνα...

αἰτίαν entendu ἀλήθειαν (prononcé probablement *alithian*) par BD : V, 33 dixit quid esset facti W εἶπεν πᾶσαν τὴν αἰτίαν BΘ εἶπεν πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν

ἐκείνη entendu κινή par B : I, 27 doctrina haec B διδάχῃ κινή D ἡ διδάχῃ ἐκείνη ἢ κινή (agglomérat)

κώμας καὶ πόλεις entendu κωμοπόλεις par B : I, 38 eamus ad castella et ciuitates Δ (*Codex Sangallensis*) ἄγωμεν εἰς τὰς κώμας καὶ πόλεις B εἰς τὰς κωμοπόλεις.

Dans les trente-deux cas de divergence notable entre le latin et le grec qui ont été analysés jusqu'ici il est facile d'expliquer la divergence en partant du latin. Pour la plupart il est impossible de l'expliquer en partant du grec.

(1) Voir F. C. Burkitt, *Journ. of Theol. Studies*, 1900, p. 111 : « La pensée centrale de la prédiction est moins la résurrection que la liberté donnée à l'évangile après la grande lutte, »

VII. FORMES AMBIGUËS.

Le latin a en propre certaines ambiguïtés qui sont de nature à faire broncher le traducteur.

Par exemples certains verbes ont la même forme au présent et au parfait : *uenit, inuenit, ascendit* doivent être traduits tantôt : *il vient, il trouve, il monte*, tantôt : *il vint, il trouva, il monta*. Le contexte seul indique le choix à faire. Un traducteur servile peut s'y tromper.

Voici des cas où un parfait a été pris pour un présent, entraînant quelquefois au présent un ou deux verbes avec lui :

XIV, 16-18 (parauerunt...) *uenit* (...dixit) BD (ἔτοιμασεν ...) ἔρχεται (... εἶπεν). Présent entre deux aoristes.

III, 31 *uenit mater eius et fratres* (et ...miserunt) D ἔρχεται ἡ μήτηρ ... (καὶ ἀπέστειλαν) B ἔρχονται ... (καὶ ἀπέστειλαν) Présent, aoriste.

XIV, 66-68 *uenit* (...dixit ...negauit) BD ἔρχεται (... λέγει ... ἡρνήσατο) Deux présents, aoriste.

V, 22-24 *uenit quidam* (...cadens ...abiit) D ἔρχεται ... προσέπεσεν ... ὑπηγεν) B ἔρχεται (... πίπτει ... ἀπῆλθεν) Présent et deux aoristes ou deux présents et aoriste.

III, 13 *ascendit* (...aduocauit ...uenerunt) BD ἀναβαίνει (... προσκαλεῖται ... ἦλθεν ou ἀπῆλθεν) Deux présents, aoriste.

XIV, 37 *uenit... inuenit* (...dixit) BD ἔρχεται ... εὕρισται (... λέγει) Trois présents. Un peu plus loin (XIV, 40) *inuenit* (...fuerunt) est correctement rendu par l'aoriste : εὔρεν. (... ἦσαν)

Le parfait passif *collecta est, facta est* peut être senti comme un présent, à cause de *est* :

IV, 1 *collecta est turba* D συνήχθη ὁ ὄχλος (aoriste) B συναγεται (présent).

IV, 37 *facta est tempestas* D ἐγένετο λαίλαψ (aoriste) BW γίνεταί (présent).

Le parfait latin recouvre à la fois l'aoriste et le parfait grecs. Le traducteur est obligé de choisir :

XI, 17 fecistis eam speluncam latronum D ἐποιχσατε (aoriste) B ποιχκατε (parfait).

I, 38 ad hoc ueni W ἐλέλυθα D ἐξελέλυθα (parfait) B ἐξήλων (aoriste)

L'imparfait du subjonctif latin peut se rendre en grec, à l'indicatif, par l'imparfait ou l'aoriste. Le plus-que-parfait du subjonctif latin par l'aoriste, le parfait et même le présent :

III, 11 cum uiderent B ὅταν θεωρουν (imparfait) D ὅταν εἶδον (aoriste)

IX, 42 bonum illi... ut suspensa esset mola... et missus esset D κάλον εἰ... περιέκειτο... καὶ ἐδύθη (aoristes) B κάλον εἰ... περιέκειται... καὶ βέβληται (présent et parfait).

Certains noms neutres comme *triticum*, blé, qui ont la même forme au nominatif et à l'accusatif peuvent embarrasser le traducteur. C'est ce qui explique ce cas étrange où un nominatif grec succède à deux accusatifs :

IV, 28 fructum adfert: herbam... spicam... deinde plenum triticum B καρποφορεῖ ...χόρτον ...στάχυν εἶτα πλήρης σῖτος D ...χόρτον ...στάχυν εἶτα πλήρης ὁ σῖτος.

Des erreurs plus naturelles peuvent se produire dans les cas fréquents où Marc latin prend une forme de la langue parlée et s'écarte de l'usage classique.

Ainsi il emploie pour l'impératif des formes de l'indicatif (1) : *offers* pour *offer* (I, 44), *habete fidem* pour *habetote fidem* (IV, 40). Dans ce dernier cas l'impératif n'a pas été senti. Et le sens empêchait absolument de traduire par l'indicatif. C'est à la fin du récit de la tempête apaisée. Jésus dit : « Pourquoi êtes-vous peureux ? Ayez la foi ! ». On ne peut pas lui faire dire aux poltrons : « Vous avez la foi. » On a donc introduit une négation : « Pourquoi n'avez-vous pas la foi ? » ou : « N'avez-vous pas encore la foi ? » :

(1) Cf. H. Roensch. *Itala und Vulgata*, 2^e éd. Marburg, 1875, p. 294 : *adfers* pour *adfer*, *adferitis* pour *adferte*.

IV, 40 (quid timidi estis?) habete fidem. W πῶς οὐκ ἔχετε πίστιν; BD οὕτω ἔχετε πίστιν;

Marc latin emploie *quomodo* au sens de *quando* (1). Par exemple, IV, 36 : *quomodo fuit in nauī* signifie *quand il fut dans le bateau*. C'est ce qui n'a pas été compris :

IV, 36-37 adsumpserunt eum. quomodo fuit in nauī... facta est tempestas BD παραλαμβάνουσιν αὐτόν, ὡς ἦν, ἐν τῷ πλοίῳ. Le grec rend *quomodo fuit* comme *ita ut fuit* : on prend Jésus *comme il était*, dans le bateau. Pouvait-on le prendre autrement? Ce *comme il était* est à peu près dénué de sens.

Cum, avec le subjonctif, est employé dans une proposition subordonnée pour exprimer un fait : *factum est cum recumberent, il arriva qu'ils s'attablèrent*. Ce sens de *cum* a été senti par B et a échappé à D :

II, 15 factum est cum recumberent B γίνεται κατακλιθεῖσθαι αὐτόν (lu *recumberet*) D ἐγένετο, κατακειμένων αὐτῶν, ...

En revanche le tour *dico quare* pour *dico quia* n'est pas employé par Marc latin. Mais il a été supposé par un traducteur, alors qu'un autre traduisait correctement *quare* par *pourquoi* :

II, 16 dicebant : quare manducat...? D ἔλεγον · διότι ἐσθίει B ἔλεγον ὅτι ἐσθίει . .

IX, 28 dicentes : quare non potuimus...? D ἡρώτων · διότι οὐκ ἠδυνήθημεν... ; W λέγοντες ὅτι οὐκ ἠδυνήθημεν ...

L'ambiguïté peut n'être pas dans le sens du mot mais dans sa relation aux autres mots. On peut hésiter sur l'antécédent d'un pronom relatif ou sur le sujet d'un verbe. Voici deux exemples :

X, 13 offerebant infantes ...discipuli autem corripiebant eos. (*Eos* ce sont les enfants ; les disciples les grondent. C'est ce que B comprend.) B ἐπιτίμων αὐτοῖς (Au contraire pour D *eos* sont ceux qui amènent les enfants) D ἐπιτίμων τοῖς προσφέρουσιν.

XI, 3 si qui uobis dixerit : quid facitis? dicite : domino neces-

(1) Cf. Roensch, p. 403 : *quomodo* tempus erat ut accenderet sacrificium.

sarius est, et continuo eum dimittet. (Le verbe *dimittet* a clairement pour sujet celui qui dira quelque chose : *si qui* pour *si quis* (1). Jésus envoie ses disciples prendre un ânon attaché. Si quelqu'un proteste, on lui dira : Le maître (2) en a besoin, et *il* le laissera aller, *dimittet*. Le grec, étrangement, donne *dominus* pour sujet a *dimittet* et comprend que c'est Jésus qui s'engage à renvoyer l'ânon) εἴπατε ὁ κύριος αὐτοῦ χρεῖαν ἔχει καὶ εὐθὺς αὐτὸν ἀποστελεῖ πάλιν ὡδε. (les deux derniers mots ajoutés sont la signature d'un contre-sens un peu pué-
ril).

La plus grande cause d'ambiguïté dans un texte latin, c'est l'absence d'article. Qui se mêle de traduire du latin en français ou en grec est obligé de décider, devant beaucoup de noms, s'il faut ou ne faut pas mettre l'article. En matière d'articles, Marc grec présente beaucoup d'hésitations et d'erreurs.

II, 7 *dimittere peccata* D τὰς ἁμαρτίας (remettre les péchés) BW ἁμαρτίας (des péchés).

X, 21 *distribue pauperibus* D Θ τοῖς πτωχοῖς (aux pauvres) BW πτωχοῖς (à des pauvres).

XV, 25 *cyrinaeum* D τὸν κυρηναῖον (le Cyrénéen) BW κυρηναῖον (un Cyrénéen).

XII, 40 *comedunt domos uiduarum* B τὰς οἰκίας τῶν γηρῶν DW οἰκίας γηρῶν

XIV, 47 *rapuit gladium* B τὴν μάχαιραν (sa propre épée) DW μάχαιραν (une épée).

XV, 12 *quid faciam regi iudaeorum?* BW τὸν βασιλέα (au roi) D βασιλέα (à un roi).

III, 20 *introiuit in domum* εἰς οἶκον (sans article); IX, 33 *cum uenissent domum*, ἐν τῇ οἰκίᾳ (article). Sans raison apparente.

XIV, 20 *qui tinguet in paropside* (peut vouloir dire : qui plongera la main dans l'écuelle qui est là, comme l'a compris D) εἰς τὸ τρύβλιον (ou dans une écuelle, n'importe laquelle, ainsi que le dit expressément BΘ) εἰς τὸ ἐν τρύβλιον.

(1) Cf. VIII, 34 *si qui uoleruit*; XI, 16, *non sinebat ut qui circumferret uas*.

(2) Mot à double sens : le propriétaire de l'ânon ou Jésus en sa qualité de Seigneur.

IV, 38 (Dans le bateau Jésus dort sur le banc d'avant) in prora super pulvinum (Comme le mot *pulvinus* a le sens plus courant de *coussin*, on a compris : *sur un oreiller*) D ἐπὶ προσκεφαλίου (ou *sur l'oreiller*) B ἐπὶ τὸ προσκεφάλαιον. Mais quel oreiller? (1).

Quelquefois l'erreur est patente. Ici l'article est mis indûment :

IX, 36 accepit puerum (il prit un enfant) BW παιδίον (et non l'enfant, puisqu'il n'a pas encore été parlé d'enfant) D τὸ παιδίον

XV, 4 posuit eum in monumento (il le posa dans un tombeau, dont il n'a pas encore été question) BW ἐν μνημείῳ (et non dans le tombeau) D ἐν τῷ μνήματι

VIII, 11 conquirere signum (demander un signe) BW σημεῖον Θ σημεῖον τι (et non *le* signe) D τὸ σημεῖον

Là, au contraire, l'article est indûment omis :

IX, 31 filius hominis traditur (le Fils de l'homme) BW ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου (non un fils d'homme) D υἱὸς ἀνθρώπου

II, 2 loquebatur uerbum (il disait la Parole) BW τὸν λόγον (non une parole) D λόγον

XV, 1 pontifices cum senioribus et scribis (les trois ordres du sanhédrin : les grands-prêtres, les anciens et *les* scribes) D τῶν γραμματέων (non *quelques* scribes) B γραμματέων

Voici deux cas où l'emploi de l'article amène un contre-sens de plus de portée :

II, 18 erant discipuli iohannis et pharisaei ieiunantes (*Des* disciples de Jean-Baptiste et des pharisiens jeûnaient, — probablement le jour du jeûne légal, au *Yom Kippour*. On demande à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnent pas en même temps. La réponse de Jésus veut dire que pour les chrétiens le jeûne de Pâques remplacera le jeûne juif de *Kippour*. Si l'on traduit : *les* disciples de Jean et *les* pharisiens jeûnaient, le sens devient général et vague) οἱ μαθηταὶ... οἱ φαραισαῖοι...

(1) La *proue* du latin est devenue en grec la *poupe* : ἐν τῇ πρύμνῃ, peut-être sous l'influence des vers d'Homère : *Od.*, XIII, 74-75 :

νηὸς ἐπ' ἰχρύφιν γλαφυρῆς, ἵνα νήγρετον εὐδοί,
πρύμνης.

XV, 7 fuit barabbas in carcere cum seditiosis qui in seditione fecerunt homicidium. (Barabbas était en prison avec des émeutiers qui avaient commis un meurtre dans *une* émeute dont il n'a pas encore été question, et non pas dans *l'émeute*, comme écrivent les interprètes grecs) ἐν τῇ στάσει. Cette erreur de traduction a fait croire à M. Robert Eisler et à d'autres exégètes que Marc et ses lecteurs connaissaient une grande émeute qu'on appelait l'Emeute, comme nous disons la Guerre.

VIII. LITTÉRALISMES.

Tout traducteur est exposé à transporter trop littéralement une expression ou un tour d'une langue dans l'autre et à torturer ainsi la langue dans laquelle il traduit. Le cas n'est pas rare dans Marc grec.

IX, 10 sermonem tenebant apud se (*sermonem tenere*, tenir conversation, est une expression très simple. Mais si on traduit mécaniquement *tene* par κρατεῖν, comme dans I, 31 : *tenens manum*, κρατήσας, on obtient quelque chose d'étrange) τὸν λόγον ἐκράτησαν πρὸς ἑαυτοὺς (L'expression grecque n'est intelligible qu'en regard du latin. Autrement on cherche le sens : *ils gardèrent fidèlement la Parole entre eux*, que le contexte repousse vivement. Les disciples gardent mal la Parole qu'ils viennent d'entendre car ils ne la comprennent pas)

XV consilium fecerunt συμβούλιον ποιήσαντες (latinisme criant) ; III, 6 consilium faciebant W συμβούλιον ἐποίουντο D ποιούντες Θ ἐποίησαν B évite le latinisme : ἐδίδουν

VIII, 32 adprehensum eum, προσλαβόμενος αὐτὸν (Décalque du latin mais le sens est tout autre. Cela veut dire en grec : *lui venant en aide* (1) et s'accorde mal au conteste).

IX, 21 a pueritia, ἐκ παιδιότηεν. XI, 13 ; XIV, 54 ; XV, 40 de longiquo, ἀπὸ μακρόθεν. Pléonasmes grecs à l'instigation du latin.

XIV, 3 cum esset in bethania... et recumberet, ὄντος αὐτοῦ ἐν βηθανία... κ τακτιμένου αὐτοῦ. Construction lourde par deux génitifs absolus.

IX, 28 cum introisset... discipuli eum interrogabant, εἰσελθόντος αὐτοῦ... ἐπηρώτων αὐτὸν. Construction plus défectueuse encore.

(1) Voir M.-J. Lagrange, *Evangile selon s. Marc*, Paris, 1911, p. 207.

Le *ne* latin après les verbes exprimant une défense ou une crainte est transcrit de façon atroce par le grec ἵνα μή :

V, 10 obsecrabat ne... παρεκάλει ἵνα μή...

III, 12 corripiebat ne... ἐπετίμα ἵνα μή...

IX, 9 praecepit ne... διέστειλατο ἵνα μήδενι...

VIII, 30 admonuit ne... ἐπιτίμησεν ἵνα μήδενι...

Le tour latin *adesse nuntiatur* où un infinitif sert de sujet à un verbe au passif est transporté tel quel en grec :

V, 43 ut daretur manducare... δοθῆναι φάγειν.

L'interrogation par *si* suivi du subjonctif : *quaerebam sicca si posset piscis arena uiuere* (1) essaie aussi de passer, en grec, par contrebande :

XI, 13 uenit uidere si quid esset in illa D ἦλθεν ἰδεῖν εἰ ἔστι ἐν κούρῃ (B corrige le solécisme εἰ ἔστιν par εἰ ἄρα avec le futur, tour qui semble emprunté à la langue des Actes (2) B ἦλθεν εἰ ἄρα τι εὕρησει
Θ arrive au tour vraiment attique : ἦλθεν ὡς εὕρησον τι.

A l'opposé du littéralisme se trouve la traduction vague. Il arrive qu'un traducteur adopte un mot favori sans tenir compte des nuances du texte. Par exemple le traducteur grec de l'*Apologeticum* de Tertullien emploie le verbe ἀνεκοινώσατο pour traduire aussi bien *detulit* que *consuluit* (3).

Marc grec fait de même. Il se sert du verbe παρίστημι, intransitif, pour traduire indifféremment *adesse* (IV, 29 ; XV, 35) *adsistere* (XVI, 47) *stare* (XIV, 70 ; XV, 39) et *circumstare* (XXIV, 69).

IX. PARAPHRASES.

Un traducteur est forcément conduit à expliquer un peu le texte qu'il traduit. Il ajoute des mots pour rendre plus complète-

(1) Propertius, II, 3, 5, cité par A. C. Juret. *Système de la Syntaxe latine*, Paris, 1926, p. 380.

(2) Actes VIII, 22 ; XVII, 27 ; VI, 1 D. Voir F. Blass, *Philology of Gospels*, London, 1898, p. 197.

(3) Dans Eusèbe, H. E. II, 2, 4 et III, 33, 3. Cf. Tertullien, *Apolog.*, V et II,

ment l'idée. Aussi, en règle générale, une traduction est-elle plus longue que le texte traduit.

Dans le grec de Marc on trouve des précisions rédactionnelles :

V, 21 cum transfretasset DΘ διαπεράσαντος B ajoute dans le bateau, pour être précis : διαπεράσαντος ἐν τῷ πλοίῳ.

XIII, 1 non descendat B μὴ καταβάτω D précise : μὴ καταβάτω εἰς τὴν οἰκίαν

I, 31 occident eum et resurget D καὶ ἀναστήσεται B insiste : et tué ressuscitera : καὶ ἀποκτανθεὶς ἀναστήσεται

I, 42 continuo abiit ab eo lepra W εὐθὺς ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ ἡ λέπρα B ajoute ... καὶ ἐκαθαρίσθη (et il fut nettoyé). Précision inutile.

V, 15 uident daemoniacum uestitum et suae mentis D ajoute assis : καθήμενον W souligne : celui qui avait le démon Légion, τὸν ἐσχηκότα τὸν λεγεῶνα B agglomère le tout.

VI, 4 non est propheta sine honore nisi in patria sua BD ajoute .. καὶ ἐν τοῖς συγγενεῦσιν αὐτοῦ καὶ ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ. Rallonge assez plate.

Des explications :

IX, 38 uidimus quendam... qui non sequitur nobiscum et uetuiumus illum B explique : parce qu'il ne nous suit pas.

II, 23 coeperunt uellere spicas DW τίλλειν τοὺς στάχυας. B explique : aller leur chemin en arrachant ... ὁδὸν ποιεῖν τίλλοντες ...

XIV, 51 circumamictus pallam Θ ajoute γυμνός BD ἐπὶ γυμνοῦ, pour expliquer que, la palla jetée, le jeune homme s'enfuirait nu.

IX, 39 nemo est qui faciat uirtutem in nomine meo et poterit male loqui de me W με κακολογεῖσαι BD τυχὸ κακολογεῖσαι με. Ce tout de suite restreint la portée de l'adage.

V, 12 mitte nos in porcos. Le grec explique : pour que nous entrions en eux : ἵνα εἰς αὐτοὺς εἰσέλθωμεν.

Une amphibologie gauchement voilée :

VIII, 24 uideo homines quasi arbores ambulantes (comme des arbres qui marchent) DWΘ ὡς δένδρα περιπατοῦντες (ambulantes est rapporté à homines. Sens absurde : marchant comme des arbres ! B essaie d'éviter l'amphibologie sans y parvenir) ὅτι ὡς δένδρα ὁρῶ περιπατοῦντας.

Une précision d'intérêt liturgique. A quelle heure exactement a eu lieu la résurrection ?

XVI, 2 mane D πρωτὶ ἀνατέλλοντος τοῦ ἡλίου (*au soleil levant*)
B λίαν πρωτὶ ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου (*après le soleil levé*).

Il arrive qu'un prétendu éclaircissement fasse un contre-sens :

VIII, 38 qui confusus fuerit et meos... (*qui aura couvert de honte moi et les miens...* L'interprète grec pense qu'il manque un mot après *meos* : il supplée assez platement mes *discours*) ὅς ἐάν ἐπαισχυθῆ με καὶ τοὺς ἐμούς λόγους... Le sens est dévié.

Une addition peut s'altérer elle-même par mauvaise lecture :

XV, 8 tota turba rogabat WΘΨ ἀναβοήσας ὁ ὄχλος... (Une foule ne peut réclamer qu'en poussant des cris. Par une altération facile (1) ἀναβοήσας devient ἀναβᾶς. La foule, au lieu de crier, *monte*) D ἀναβᾶς ὄλος ὁ ὄχλος B ἀναβᾶς ὁ ὄχλος...

Quelquefois la phrase est pieusement arrondie en style biblique conventionnel :

XIII, 19 ab initio creaturae B (pas D) ἀπ' ἀρχῆς κτίσεως ἦν ἔκτισεν ὁ θεός.

XIII, 20 propter electos B (pas D) διὰ τοὺς ἐκλεκτοὺς οὓς ἐξελέξατο.

V, 19 quanta tibi dominus fecit D ὅσα σοι ὁ κύριος πεποίηκεν καὶ ὅτι ἐλέγησεν σε B καὶ ἐλέγησεν σε.

Des additions suggestives sont celles qui montrent chez le traducteur la connaissance du style et des clichés de Luc (2) :

XIV, 58 hic dixit BD ἡμεῖς ἠκούσαμεν αὐτοῦ λέγοντος. Cf. Actes VI, 11 et 14 : *nous l'avons entendu dire* (Etienne).

III, 22 dicebant BD οἱ ἀπὸ Ἱεροσολύμων καταβάντες ἔλεγον. Cf. Actes XXV, 7 : *les Juifs qui étaient descendus de Jérusalem* (pour accuser Paul).

XV, 24 mittentes sortem B (pas D) ajoute : τίς τί ἄρη. Cf. Luc XIX, 15, D : τίς τί διεπραγματεύσατο.

(1) K. F. A. Fritzsche, *Evangelium Marci*, Lipsiae, 1830, *ad loc.* a signalé la même confusion dans les Septante à II Rois XXIII, 9 ; IV Rois III, 21 ; Osée VIII, 9.

(2) Voir F. Blass, *Philology of Gospels*, p. 196-211.

IV, 9 oblectationes saeculi B (pas D) ajoute : καὶ αὐτὸ περὶ τὰ λοιπὰ ἐπιθυμία. Or *ni ἐπιθυμία, ni λοιπός, ni περὶ* avec l'accusatif ne se rencontrent ailleurs dans Marc grec, alors qu'ils sont courants dans Luc.

X. TRADUCTIONS MULTIPLES.

Si l'on compare les manuscrits B, D et W on constate que souvent le même mot y est représenté de trois façons différentes. Les exemples peuvent être facilement multipliés. Il suffira d'en prendre quelques-uns :

- XIII, 41 illud W ἐκεῖνο D αὐτό B τοῦτο
 X, 46 mendicus W προσαιτῶν D ἐπαιτῶν B προσαιτης
 II, 4 accedere W προσελθεῖν D προσεγγίσει B προσενέγκαι
 XIV, 74 iurare W ὁμνύειν D λέγειν B ὁμνύειν
 XII, 14 interrogabant W ἤρξαντο ἐρωτᾶν D ἐπηρώτων B λέγουσι
 XI, 7 duxerunt W ἄγουσι D ἤγαγον B φέρουσι
 IX, 9 conturbavit W ἐσπάραξεν D ἐτάραξεν B συνεσπάραξεν
 X, 35 petierimus W αἰτησόμεθα D ἐρωτωσώμεθα B αἰτήσωμεν
 XI, 23 locutus fuerit W λέγει D ἂν εἶπη B λάλει
 XII, 41 cum sederet W ἐστῶς D καθεζόμενος B κατίσας
 IX, 6 quid responderet W τί λάλει D τί λαλήσει B τί ἀποκριθῆ
 XIII, 26 in nube W ἐν νεφέλῃ D ἐπὶ τῶν νεφελῶν B ἐν νεφέλαις
 IV, 34 cum (seminatur) W ὁπότεν D ὅτι ἂν (contre-sens) B ὅταν
 XIII, 30 quoadusque W ἕως D ἕως οὗ B μέχρις ὅτου
 IX, 24 (temporis) ex quo W ἐξ οὗ D ὡς B ἕως

Ces changements sont insignifiants pour le sens. Ils sont surtout frappants par leur nombre. On n'aperçoit guère comment ils auraient pu s'introduire, à partir d'un original grec, par la fantaisie laborieuse des copistes ou des correcteurs. Ils sont au contraire de l'ordre des menues différences qu'ont entre elles diverses traductions du même original. Ils suggèrent qu'il y a eu plusieurs traductions de Marc latin.

S'il en était autrement, si Marc latin était traduit du grec, il serait dérivé d'une des formes divergentes de ce grec. On le trouverait donc en accord régulier avec une forme contre les autres.

Le fait est tout contraire. Marc latin occupe une position centrale par rapport aux textes grecs. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui s'approche le plus de lui. Il est facile de dresser des listes, de longueur égale, pour constater qu'il se tient à égale distance de W, de D et de B. On se bornera ici à des exemples.

Cas où W est plus près du latin que B et D :

- IV, 32 *crescit* W αύξει BD ἀναβαίνει
 II, 12 *admirari* W θαυμάζειν BD ἐξίστασθαι
 V, 6 *adecurrit* W προσέδραμεν BD ἔδραμεν
 III, 40 *curabat* W ἐθεράπευεν BD ἑθεράπευσεν
 XIV, 30 *negabis* W ἀρνήσῃ BD ἀπαρνήσῃ
 I, 27 *inpotentabilis* W ἐξουσιαστική BD κατ' ἐξουσίαν

Cas inverses où W est plus loin du latin que B et D :

- IV, 4 *volatilia* BD τὰ πετεινά W τὰ ὄρνεα
 VIII, 2 *spuens* BD πύσας W ἐνπύσας
 II, 23 *transire* BD διαπορεύεσθαι W πορεύεσθαι
 IX, 33 *retractabitis* BD διελογίζεσθε W διελέχθητε
 IX, 31 *resurget* BD ἀναστήσεται W ἐγείρεται
 VI, 5 *non illic ullum* BD ἐκεῖ οὐδεμίαν W οὐκῆτι

Cas où D est plus près du latin que B et W :

- XII, 14 *capitularium* D ἐπικεφάλαιον BW κῆνσον
 XIV, 21 *scriptum est* D ἔστιν γεγράμμενον BW γέγραπται
 XIV, 58 *excitabo* D ἀναστήσω BW οἰκοδομήσω
 XII, 2 *darent* D δώσουσιν BW λάβῃ (tour différent)
 XVI, 4 *revolutum* D ἀποκεκυλισμενον BW ἀνακεκλίσται (1)
 XII, 38 *in docendo* D διδάσκων ἅμα BW ἐν τῇ διδαχῇ αὐτοῦ

Cas inverses où D est plus loin du latin que B et W :

- III, 3 *aridam* BW ξηράν D ἐξηραμμένην
 XV, 39 *contra* BW ἐξ ἐναντίας αὐτοῦ D ἐκεῖ
 XV, 16 *colligunt* BW συγκαλοῦσιν D καλοῦσιν

(1) Le mot employé par D montre la connaissance des tombeaux palestiniens; on roulait la pierre en la poussant (ἀπο). Le mot employé par BW suppose à tort que la pierre serait roulée de bas en haut (ἀνα). Hoskier, I, p. 119.

- X, 12 relinquit uirum BW ἀπολύσασα τὸν ἄνδρα D ἐξέλθη ἀπὸ ἄνδρος
 XIV, 4 indignantes BW ἀγνακτοῦντες D διεπονοῦντο (1)
 XIV, 25 non bibam BW οὐ μὴ πίω D οὐ πρόσθω πίνειν (2)

Cas où B est plus près du latin que D et W :

- XVI, 8 tremor B τρόμος DW φόβος
 XV, 27 crucifixerunt B ἐσταύρωσαν DW σταυροῦνται (οὐ σταυροῦσιν)
 V, 6 adoravit illum B προσεκύνησεν αὐτόν DW αὐτῷ
 VIII, 34 uenire post me B ὀπίσω μου ἔλθειν DW ὀπίσω μου ἀκολουθεῖν
 II, 8 continuo agnoscens B εὐθύς ἐπιγνοῦς DW ἐπιγνοῦς (sans εὐθύς)
 I, 45 in desertis locis conueniebant B ἤρχοντο DW ἦν καὶ ἤρχοντο (3)

Cas inverses où B est plus loin du latin que D et W :

- XI, 32 populum DW τὸν λαόν B τὸν ὄχλον
 XVI, 5 cum introissent DW εἰσελθοῦσαι B ἐλθοῦσαι
 V, 14 exierunt DW ἐξῆλθον B ἦλθον
 XIV, 7 uobiscum DW μεθ' ὑμῶν B μεθ' ἐμουτῶν
 I, 25 exi de homine DW ἐξελθε ἐκ τοῦ ἀνθρώπου B ἐξ αὐτοῦ
 XII, 19 habuerit uxorem DW ἔχη γυναῖκα B καταλίπη γυναῖκα

La comparaison de ces six tableaux fait bien voir que le latin n'est pas dérivé d'une des formes du grec mais que ce sont, au contraire, les diverses formes du grec qui sont toutes dérivées du latin.

XI. AGGLOMÉRATS.

Quand plusieurs traductions d'un texte sont corrigées l'une sur l'autre, il arrive qu'une correction, au lieu de se substituer, s'ajoute. Deux traductions différentes d'une même expression se trouvent ainsi juxtaposées. C'est ce qu'on peut appeler un *agglomérat*. Aucune forme du Marc grec n'est exempte de ces doubles traductions.

(1) Mot rare qui ne se retrouve que dans les Actes : IV, 2 ; XVI, 18. Blass, p. 201.

(2) Hébraïsme voulu.

(3) L'intrusion du verbe ἦν dans DW fait que *in desertis locis* se rapporte à Jésus : *il était au désert et on venait ...*

Dans quelques cas, chacune des deux traductions simples se lit dans un manuscrit et l'agglomérat se constate dans un troisième. On touche alors du doigt comment il s'est fait :

XIV, 21 (filius hominis) uadit B ὑπάγει D παραδίδοται W παραδίδοται ὑπάγει

X, 2 admirabantur qui sequebantur illum D καὶ ἐθαμβοῦντο Version sahidique οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο B καὶ ἐθαμβοῦντο οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο

XII, 44 misit totum quem habuit uictum suum W ἔβαλεν ὅλον τὸν βίον αὐτῆς. Version syriaque sinaïtique πάντα ὅσα εἶχεν ἔβαλεν BD πάντα ὅσα εἶχεν ἔβαλεν, ὅλον τὸν βίον αὐτῆς.

Plus souvent un manuscrit donne une des deux traductions simples et un autre manuscrit l'agglomérat. La seconde traduction simple est à conjecturer :

VIII, 15 caute D βλέπετε [Autre traduction : ὁρᾶτε] BW ὁρᾶτε βλέπετε

IV, 39 obmutescere W φημότητι [Autre traduction : σιωπά] D σιώπα καὶ φημότητι B σιώπα πεφίμοσο

I, 35 ante lucem W ἔννεχα [Autre traduction : πρωτῆ] BD πρωτῆ ἔννεχα λίαν

X, 30 in isto saeculo D ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ [Autre traduction : νῦν] B νῦν ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ

X, 4 libellum repudii scribere BΘ γράψαι [Autre traduction : δοῦναι] D δοῦναι γράψαι

I, 32 cum sol occidisset : Version syriaque sinaïtique : ὅτε ἔδυσεν ὁ ἥλιος [Autre traduction : ὀψίας γενομένης] BD ὀψίας δὲ γενομένης ὅτε ἔδυσεν ὁ ἥλιος

V, 23 et uiuet : Version syriaque sinaïtique σωθήσεται [Autre traduction : ἵνα ζήσῃ] BD ἵνα σωθῆ καὶ ζήσῃ

I, 38 eamus ad proxima (castella) Θ ἄγωμεν εἰς τὰς ἐχομένας [Autre traduction : ἀλλαχοῦ] BD ἄγωμεν ἀλλαχοῦ εἰς τὰς ἐχομένας...

IV, 2 docebat illos dicens W ἐδίδασκεν αὐτοὺς λέγων [Autre traduction : ἔλεγεν αὐτοῖς ἐν τῇ διδαχῇ αὐτοῦ] BD ἐδίδασκεν αὐτοὺς καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς ἐν τῇ διδαχῇ αὐτοῦ

Parfois enfin la comparaison du latin et du grec fait seule

soupçonner un agglomérat, qui peut être confondu avec une phrase :

XII, 41 *honesti mittebant multa* B πολλοὶ πλούσιοι ἔβαλλον πολλά
(*multa* lu *multi* dans une traduction).

II, 25 *esuriit* BD χρεῖαν ἔσχεν καὶ ἐπεινάσεν

XIV, 41 *dormite* BD καθεύδατε καὶ ἀναπαύεσθε

XIV, 61 *tacebat* D ἐσίγα καὶ οὐδὲν ἀπεκρίθη B ἐσιώπα καὶ οὐκ ἀπεκρί-
νατο

XIV, 68 *nescio* BD οὔτε οἶδα οὔτε ἐπίσταμαι

I, 45 *in desertis locis* BD ἔξω ἐπ' ἐρήμοις τόποις

VIII, 11 *conquirere (signum)* συζητεῖν αὐτῶ, ζητοῦντες παρ' αὐτοῦ

XII. CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Les citations de Marc sont rares dans la haute antiquité chrétienne (1). Les plus instructives sont celles que fait Clément d'Alexandrie à la fin du II^e siècle : (2).

V, 34 *uade in pace*. Clément : ἀπελθε εἰς εἰρήνην BD ὑραγε Θ πορεύου. Le verbe employé par Clément ne se trouve dans aucun manuscrit grec connu.

X, 22 *multas diuitias et agros*. Clément : χρήματα πολλά καὶ ἀγρούς D χρήματα πολλά (sans ἀγρούς) BW κτήματα πολλά (sans ἀγρούς). Le texte de Clément est conforme au latin et ne se trouve dans aucun manuscrit grec.

XII, 30 *de tota anima tua et de tota uirtute tua*. Justin et Clément : ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς σου καὶ ἐξ ὅλης τῆς δυνάμεώς σου. Tous les manuscrits grecs (3) ont trois ou quatre termes. D met ἐξ ὅλης τῆς καρδίας

(1) Par exemple la reconstitution du Nouveau Testament d'Irénée par W. Sanday et C. H. Turner (*Old-latin Biblical texts*, n° VII), Oxford, 1923, comprend 4 pages seulement pour Marc tandis que Matthieu en a 43, Luc 26, Jean 16. Voir plus haut, p. 166, une citation qui prouve qu'Irénée lisait Marc latin.

(2) Voir P. M. Barnard, *The biblical text of Clement of Alexandria (Texts and studies*, V, 5), Cambridge, 1899 et H. C. Hoskier, *Codex B and its Allies*, London, 1914, I, p. 198-204.

(3) Sauf 157 (Sod. ε 207) lequel a ἰσχύος au lieu de δυνάμεώς.

σου avant *âme*. B intercale, de plus, ἐξ ὅλης τῆς διανοίας σου entre *âme* et *force*. Justin et Clément ignorent les manuscrits grecs et vont avec le latin.

X, 25 *facilius* est *camellum* per *cauernam* *acus* *introire*... Clément cite quatre fois ce passage : dans les *Stromates* (II, 5) et dans *Quis dives salvetur* (2, 4 et 26). Chose remarquable, il le cite quatre fois de façon différente et quatre fois en désaccord avec les manuscrits grecs. Pour rendre *facilius* il emploie une fois εὐχόλιως, une fois ῥᾶον, deux fois θάπτον : Marc grec a εὐκοπώτερον (B) et ταχέϊον (D). Pour rendre *introire per* il emploie une fois διεκδύσεται, deux fois εἰσελεύσεται, une fois διελεύσεται. Marc grec a διελθεῖν (B) et διελεύσεται (D). Pour *acus*, génitif, il emploie τρημάτος : Marc grec a τρυμαλιᾶς (B) et τρυμαλιδος (D).

D'après ces exemples il est clair que Clément d'Alexandrie suit le texte latin et ne connaît pas de texte grec fixé. S'il veut faire une citation de Marc, il traduit instantanément le latin, sans rechercher s'il a fait lui-même, ou s'il existe ailleurs, une autre traduction.

CONCLUSION.

L'ensemble des indices démontre que l'évangile de Marc a bien été écrit en latin, comme le disent les suscriptions. Si l'on a inséré une version grecque de Marc dans le Nouveau Testament, c'est pour la commodité d'avoir le recueil entier dans la même langue.

Du Marc original il a été fait plusieurs versions grecques, superficiellement harmonisées. Il est vain de chercher à les ramener à un archétype grec. Les éditions « critiques » de Westcott-Hort, de Nestle, de Soden, dans la mesure où elles s'écartent de B, donnent de Marc un texte artificiel, qui n'a jamais existé. Il serait plus critique d'éditer séparément B, D et W, comme on édite séparément la version syriaque ancienne et la Peschitto. Il n'y a pas d'original grec de Marc. L'original est latin.

L'évangile de Marc a probablement été écrit à Rome dans la fraction de la communauté chrétienne qui parlait latin et pour

cette fraction. Les travaux de Giorgio La Piana (1) montrent l'importance croissante qu'elle a prise au cours du 1^{er} siècle jusqu'à l'accession d'un de ses membres, Victor, à l'épiscopat, en 190. Au 3^e siècle Hippolyte, qui parle grec, est un attardé. Le groupe latin comprenait beaucoup d'Africains. Il avait ses tendances propres. L'évangile de Marc a été son manifeste doctrinal et son livret liturgique.

Les versions grecques paraissent avoir été faites en Egypte. W se ressent du voisinage du copte. B est apparenté à la plus ancienne version copte (2). D a de mauvaises lectures qui paraissent provenir des abréviations usitées dans les papyrus égyptiens (3).

D a été transporté en Occident où il a été retraduit en latin quand on a fait une version latine de tout le Nouveau Testament. Le texte latin original ne s'est pourtant pas perdu. Il était lu par saint Cyprien. Il nous est parvenu en grande partie dans le Codex Bezae et le Codex Palatinus.

Deux lignes de saint Jérôme résument bien l'histoire de l'évangile de Marc : « Marc, prié à Rome par les frères, écrivit brièvement un évangile... Prenant l'évangile qu'il avait composé, il alla en Egypte. » (4). Est-ce l'histoire de l'auteur ? C'est en tout cas celle du livre.

Paul-Louis COUCHOUD.

(1) *Il problema della chiesa latina in Roma*. Rome, 1922, *La successione episcopale in Roma e gli albori del primato*. Rome, 1922, *The Roman Church at the End of the Second Century*. Harvard Theol. Review, juillet 1925.

(2) Voir W. Bousset, *Textkritische Studien zum N. T.*, Leipzig, 1894. H. C. Hoskier, *Codex B*, p. 79-87. (G. Horner), *The coptic version of the N. T.*, Oxford, 1921. H. A. Sanders, *The Washington manuscript of the four Gospels*, New York, 1912. Introduction. — Remarquer dans B et W des mots grecs particuliers à l'Egypte comme ἐξήματα (IX, 8).

(3) Voir sir Frederic G. Kenyon, *Handbook to the textual criticism of the N. T.* 2^e éd. London, 1912, p. 96.

(4) *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum*. Cité par Hoskier, I, p. 202.